Tropologies Traversières
Tweedledum and tweedledee
Marie-Claire Bøenisch-Lestrade

Sais-tu, ami lecteur, quelle fantaisie me venait ces temps-ci ? L'image d'un Freud surgissant de sa tombe et venant explorer avec un mélange de surprise et de jubilation la psychopathologie de notre vie quotidienne. Je ne pouvais m'empêcher de penser à l'étonnement qui serait le sien devant les lapsus calami de nos modernes machines, expertes en l'art de déchiffrer et de copier, mais tout aussi généreuses en combinaisons inattendues. Je ne doute pas que sa curiosité n'eût été piquée au vif par ce phénomène, dont le rappel insistant de notre subjectivité de lecteur n'est pas la moindre conséquence.

Crois-tu (ou bien n'est-ce qu'un effet de mon habituel optimisme?) que nous puissions attendre de ces nouveautés un recul de l'infatuation objectivante qui est une des plaies de la transmission freudienne ? Qu'il puisse y avoir du lapsus sans sujet devrait tout de même faire dresser l'oreille de celui qui, en bon entendeur, ne manque pas de le débusquer, et se trouve, comme en un miroir, affronter son interprétation.

Assurément nous rencontrons là une des bornes de l'enclos analytique, mais plus que le repérage de ce point limite dont nous n'aurons jamais rien à dire, ce qui m'intéresse dans "ce coup de dés" c'est le rappel de la contingence de notre lecture.

Peut-être entends-tu dans cette remarque la poursuite de ma lecture de Jean-Claude Milner ("L'ouvre claire"). Me suivrais-tu si je te disais que je vois dans ce livre hautement philosophique l'opportunité pour les praticiens de la psychanalyse, s'ils acceptent d'en être interpellés, de faire le deuil de la pensée de la causalité, ou plutôt d'un usage qui, de se vouloir explicatif, renforce l'immobilisme des processus de répétition, et donne beau jeu aux chants de sirène de tous les échecs.

C'est la thèse inverse qui me paraît s'affirmer dans notre dernier courrier et je m'en réjouis. Qu'il s'agisse d'une conception du psychanalyste comme venant soutenir "la production... des figures de la liberté", ou de celui qui, d'une manière exemplaire, nous montre comment "signifier en acte" ce qui fait la valeur d'un message, comment "faire crédit à l'autre" de son potentiel d'existence, nous sommes loin, très loin, des gestionnaires de la déception.

S'annonce là une option: celle qui veut bien reconnaître, authentifier, utiliser, le dynamisme de la fonction de répétition, et dont je ne saurais mieux définir les conditions qu'en me référant à la phrase de Kierkegaard citée par François Récanati à l'ouverture de son intervention au séminaire "Encore" (12-12-72) : "La seule chose qui se répète, c'est l'impossibilité de la répétition".

C'est donc à dessein que-j'ai gardé en titre l'intitulé de Lewis Caroli, ne pouvant souscrire à sa traduction française chez Pauvert, au moment où se faisait pour moi l'association avec ce petit fragment délicieux, rencontré de l'autre côté du miroir: "Tu es bien triste, dit le Cavalier d'une voix anxieuse; laisse-moi te chanter une chanson pour te reconforter.

Est-elle très longue ? demanda Alice, car elle avait entendu pas mal de poésies ce jour-là.

Elle est longue, dit le Cavalier, mais elle est très, très belle. Tous ceux qui me l'entendent chanter..., ou bien les larmes leur montent aux yeux, ou bien...

Ou bien quoi ? dit Alice, car le Cavalier s'était interrompu brusquement.

Ou bien elles ne leur montent pas aux yeux... Le nom de la chanson s'appelle: " Yeux de Brochet".

Ah, vraiment, c'est le nom de la chanson ? dit Alice en essayant de prendre un air intéressé.

Pas du tout, tu ne comprends pas, répliqua le Cavalier, un peu vexé. C'est ainsi qu'on appelle le nom. Le nom, c'est: "Le Vieillard chargé d'Ans". En ce cas j'aurais dû dire : " C'est ainsi que s'appelle la chanson ?" demanda Alice pour se corriger.

Pas du tout, c'est encore autre chose. La chanson s'appelle : "Comment s'y prendre". C'est ainsi qu'on appelle la chanson ; mais, vois-tu, ce n'est pas la chanson elle-même

Mais qu'est- ce donc que la chanson elle-même ? demanda Alice complètement éberluée.

J'y arrivais, dit le Cavalier. La chanson elle-même, c'est: " Assis sur la Barrière"; et l'air est de mon invention.

Sur ces mots, il arrêta son cheval et laissa retomber la bride sur son cou ; puis, battant lentement la mesure d'une main, son visage doux et stupide éclairé par un léger sourire, il commença.

De tous les spectacles étranges qu'elle vit pendant son voyage à travers le Pays du Miroir, ce fut celui-là qu'Alice se rappela toujours le plus nettement. Plusieurs années plus tard, elle pouvait évoquer toute la scène comme si elle s'était passée la veille : les doux yeux bleus et le bon sourire du Cavalier..., le soleil couchant qui donnait sur ses cheveux et brillait sur son armure dans un flamboiement de lumière éblouissante..., le cheval qui avançait paisiblement, les rênes flottant sur son cou, en broutant l'herbe à ses pieds... les ombres profondes de la forêt à l'arrière-plan: tout cela se grava dans sa mémoire comme si c'eût été un tableau, tandis que, une main en abat- jour au-dessus de ses yeux, appuyée contre un arbre, elle regardait l'étrange couple formé par l'homme et la bête, en écoutant, comme en rêve, la musique mélancolique de la chanson.

"Mais l'air n'est pas de son invention" se dit-elle; "c'est l'air de: "Je te donne tout, je ne puis faire plus".

"Elle écouta très attentivement, mais les larmes ne lui montèrent pas aux yeux."

Au revoir, patiente Alice, à une fois prochaine. Mais, à propos, toi, comment m'appelles-tu?

Miette.